Alfred GERNOUX

Au Pays de Châteaubriant

Les Delourmel de la Picardière

L'évêque Le Maistre de la Garlaye

(DERVAL)

— 1933 —
Librairie Léon LEMARRE
Châteaubriant (L.-I.)

AD 44161
15

Au Pays de Châteaubriant

DU MÊME AUTEUR :

Madame de Senonnes

Librairie LEMARRE, Châteaubriant — 15 fr.

Le Fils d'Yvon le Breton
et Contes du Semnon, de la Chère et du Don

Librairie LEMARRE, Châteaubriant — 5 fr.

La Chouannerie de 1832

Librairie LEMARRE, Châteaubriant — 5 fr.

Les Pionniers de l'Enseignement

Librairie LEMARRE, Châteaubriant — 5 fr

PROCHAINEMENT :

De Bonne de Kerboudel à René de Chateaubriand

Fougères, nid d'Aigles

Alfred GERNOUX

Au Pays de Châteaubriant

Les Delourmel de la Picardière

L'évêque Le Maistre de la Garlaye

(DERVAL)

— 1933 —
Librairie Léon LEMARRE
Châteaubriant (L.-I.)

INTRODUCTION

Les études historiques sont souvent ardues, à moins qu'on y mêle quelques drames d'amour, de jalousie, de violentes rivalités politiques... qui rendent les pages palpitantes. C'est généralement ce qui assure le succès de certaines de ces publications. Si on passait vivement sur toutes les intrigues amoureuses, gravitant autour des Charette, des Tuffin de la Rouërie, comme autour des Hulot et des Montauran, héros des « Chouans » de Balzac, est-ce que ces ouvrages se vendraient autant ?

Que le public sache pourtant que ces parties où l'imagination joue un grand rôle sont les plus faciles à écrire. L'auteur lutte même contre cette inclination. C'est ainsi que l'aventure mélodramatique d'un de nos héros, Régnier, qui se suicida avec sa maîtresse à Châteaubriant, rue de Rigale, nous eût procuré des pages tendres, passionnées — toutes les mêmes d'ailleurs, — et que le lecteur averti devine fort bien.

N'est-ce pas plus important de fixer : des états d'esprit certains à une période déterminée, des données utiles, précises, sur par exemple, cet évêque originaire de Derval, bienfaiteur de Clermont-Ferrand, sur Sophie Trébuchet, mère de Victor Hugo, pas du tout chouanne, *sur Volney, athée, qui épousa une catholique veuve d'un notaire de St-Julien-de-Vouvantes, sur Delourmel de la Picardière, un bienfaiteur de Châteaubriant ?... Nous le croyons.*

Les pages d'histoire locale, si modestes, si simples qu'elles soient, éclairent puissamment celles de l'Histoire générale. Ce gros intérêt doit nous les rendre suffisamment attachantes.

à Monsieur Joseph CHAPRON,
en souvenir des bonnes chasses aux documents faites ensemble.

Les Delourmel de la Picardière

Nous avions souvent entendu parler des Delourmel de la Picardière qui avaient habité Châteaubriant (maison de M. Ernest Bréant, député-maire). Il existe tout un fonds d'ouvrages littéraires, et tout un fonds d'ouvrages médicaux donnés à la bibliothèque municipale d'une part, et à la bibliothèque de l'Hospice d'autre part. Sur ces ouvrages figure la griffe d'un docteur Delourmel de la Picardière qui a laissé un grand renom de science et de bonté. Plusieurs fois, dans l'ouvrage de l'abbé Goudé sur Châteaubriant, on lit des louanges comme celle-ci : « Après le doyen Blays, c'est la famille Delourmel qui a le plus fait pour l'Hospice ». Souvent dans nos recherches nous avions rencontré le nom de cette intéressante famille. Enfin bref, le Dieu des chercheurs vient de nous mettre en face d'un lot important de papiers Delourmel, détenus par la famille de Pontbriand, de la Haie-Besnou. De là, à tenter d'établir une notice sur cette famille, l'idée nous vint aussitôt.

En remontant les registres d'état civil de Châteaubriant on trouve, dès le début, des Delourmel.

En 1532, lorsque François Ier vint en notre cité, le prêtre qui officia lors des cérémonies religieuses fut un Jamois de la Musse, or ce Jamois était un proche parent des Delourmel.

En 1659, au pied d'un acte de décès de Béré on voit la signature de trois Delourmel prêtres : Pierre Delourmel, recteur de Rougé, Yves Delourmel, recteur de Thourie, et

Etienne Delourmel, chapelain de la Colombière, en Rougé, habitant Béré.

La famille possédait alors des terres en Thourie, au Bignon (château), en Redon, au Theil, puis en Châteaubriant et St-Julien-de-Vouvantes.

Cette famille était alliée aux Jamois de la Musse, aux Trolong de Saint-Jean, aux du Gahil, aux de Boislève, aux Haicault de la Jambuère dont un maire de Châteaubriant de 1703 à 1718, et au cours du XVIII[e] elle s'allia aux Luette de la Pilorgerie, aux Roussel de la Barais, aux Alix, aux de Gournay, Bongérard, Legeard de la Diriais, etc.

Dès le XVII[e], tous les Delourmel avaient des charges dans la magistrature, l'église, les finances, les eaux et forêts, etc. Ils faisaient donner une bonne instruction à leurs enfants.

A l'entrée du XVIII[e] nous trouvons surtout deux branches importantes, celle de Rennes qui brillera dans la magistrature, et celle de Châteaubriant. Saint-Julien, qui s'enrichira dans le cumul des fonctions seigneuriales. Ce rameau de Châteaubriant demandera à chaque instant lumière, aide, protection à celui de Rennes.

Toute la famille sera contente de se réunir, à première occasion, au berceau ancestral, dans cette maison de la rue du Pélican, rue où habitaient également les du Hamel, les de la Pilorgerie, les Ernoult, etc.

L'enfeu sera longtemps dans la chapelle Saint-Vincent, proche l'église de Béré.

Pour styliser mettons tout de suite en relief :

Le procureur au Présidial de Rennes, *Isaac Delourmel* (1700 à 1780) époux de dame Françoise-Monique *Marie*, demeurant rue de la Baudrairie à Rennes ;

Et le procureur de la baronnie de Châteaubriant, *Jean Delourmel* (1692 à 1749) époux de demoiselle Marie des Hayes, demeurant rue du Pélican.

Ce sont deux frères qui ont d'ailleurs de nombreux frères et sœurs, mais ils semblent bien les deux plus débrouillards. Ils ont l'esprit nouveau du XVIII[e], sont cultivés, pas fanatiques. Ils aiment l'argent et ils édifièrent une belle fortune. Leurs descendants ont d'ailleurs bien réussi.

Le reste de la famille est surtout dévoué au Clergé, et nous trouvons deux frères prêtres : Missire François Delourmel, curé de Brécé, près Châteaugiron, et Jean Delourmel, régent du collège de Châteaubriant (1730 à 1743) et aumônier de l'Hospice.

Leur oncle, Julien Delourmel (1659 à 1745), prêtre, directeur des dames religieuses Ursulines à Saint-Sauveur de Béré, entretenait le culte du passé et se montrait hostile au développement de l'esprit philosophique.

Une sœur du curé de Brécé et du Régent de Châteaubriant, Thérèse Delourmel (1695 à 1774), veuve d'un fonctionnaire seigneurial, François Rouxel, sieur de la Barais, vécut avec sa fille Anne tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

La scission entre les deux clans de cette famille symbolise assez bien la désunion qui se produisit en France entre Réformateurs et Conservateurs.

Maintenant que nous connaissons un peu nos différents personnages, nous allons pouvoir les suivre dans leurs lettres. Voici quelques extraits pour la période de 1740 à 1750.

« Mon cher frère, (Procureur au Présidial de Rennes).

» ... Je vous apprendrai une pauvre nouvelle, notre frère le régent du collège, est toujours malade. Cependant il fut samedi au médecin de Fercé (le célèbre D[r] Bonnelle (1), de

(1) Paul-François Bonnelle, qui fonda un hôpital à la Tourière, en Noyal, vécut de 1665 à 1745.

la Tourière), qui lui dit qu'il n'avait rien à craindre présentement, mais qu'il avait une méchante poitrine.

» Vous ne doutez pas quelle peine je ressens en le voyant languissant. Un surcroît de chagrin pour moi c'est qu'il veut continuer de diriger son collège malgré tout ce qu'on a pu lui dire. Le fils de Monsieur Baguet de la Rolandière l'aide heureusement..... »

Thérèse DELOURMEL.

En l'année 1742, le curé de Brécé meurt, et cet événement provoque tout un échange de lettres dans la famille. Pour débrouiller les affaires, on s'adresse naturellement au Procureur de Rennes. Il fait plusieurs voyages à Brécé et à Châteaubriant. Il délègue ses amis et collègues Brossais du Perray, Régnier de Longuenoë, pour remplir les multiples constats, inventaires, états divers, de ce siècle paperassier.

Le régent du collège de Châteaubriant réclame la priorité sur cet héritage, et certains livres précieux de son frère :

« Je désirerai les livres du Père Bourdaloue, la Bible de Sacy, la Vie des Saints de Bretagne, d'Albert le Grand... Notre oncle Julien m'a demandé comment vous aviez fait avec M. le recteur de Saint-Aubin de Rennes, il en est fort en peine, vous devriez lui écrire.

» Toute cette succession ne fait que nous rappeler le souvenir d'un frère qui nous était si cher. Sa mémoire m'est aussi présente que jamais, et dans ce moment je ne puis retenir mes larmes, mais nous devons espérer que nous serons un jour tous réunis devant Dieu.

» Je ne vous mande aucune nouvelle du pays. Je ne sais guère plus que vous ce qui se passe à Châteaubriant. Je suis si entièrement enfermé avec les pauvres et les enfants que je ne fréquente personne. Je tâche de me préparer à aller joindre notre cher frère. »

M. le Procureur de la Baronnie de Châteaubriant, demeurant rue du Pélican, trouvait que son frère le régent vivait trop dans son fromage, qu'il cherchait d'ailleurs à augmenter. Il écrit une lettre nerveuse, curieuse, à son frère le Procureur au Présidial de Rennes. On sent bien que ce Jean Delourmel était un esprit émancipé qui pouvait entourer sa signature des trois points symboliques qu'on rencontre souvent aux signatures des actes de ce XVIII[e] siècle.

Châteaubriant, 21 *juin* 1742.

« Monsieur et cher frère,

« Si vous n'êtes guère content de notre frère le Régent, je n'ai guère non plus beaucoup raison de m'en louer. J'eus prise de guenille avec lui il y a quelques jours. En allant à la grand'messe à Béré, il me dit être saisi du testament de notre défunt frère, curé de Brécé, qui lui avait été envoyé par M. le recteur de Saint-Aubin de Rennes. Que, par ce testament fait pendant qu'il était curé de Saint-Martin, il entendait que tous ses meubles et effets eussent été employés à prier Dieu pour lui, ou à distribuer aux pauvres.

» Je lui répondis que je n'avais jamais compté pas plus sur la succession du recteur de Brécé que sur la sienne. Mais que lorsqu'ils laisseraient, après leur mort, quelque chose à leur famille, ils ne feraient jamais que restituer une partie de ce qu'ils avaient coûté pour les mettre dans l'état où ils se trouvaient.

» La narration de toute notre conversation serait trop longue, je vous en ferai le détail dans un voyage que je ferai à Rennes aux premiers jours de juillet pour prendre avec vous tous les arrangements convenables. Pour le bénéfice d'inventaire, je ne suis nullement dans le goût d'y penser. Je vous déclarerai les raisons qui m'empêchent de prendre ce parti.

» Le lundi 4 de ce mois, la noce de mon fils Julien, receveur des actes et domaines du roi à St-Julien-de-Vouvantes, se célébra en la chapelle du château de La Motte-Glain. Mme de la Rochequairie fit paraître le jour de la noce, et le lendemain mardi que nous restâmes au château, jusqu'où pouvait aller sa générosité et sa magnificence, avec des témoignages d'affection et de bienveillance surprenants.

» Nous partîmes du château de la Motte-Glain le mercredi au matin et nous nous rendîmes à Châteaubriant le même jour, avec la nouvelle mariée qui est chez moi actuellement. (Elle s'appelait demoiselle Louise-Julie Jousset de la Roptière, fille de feu maître Jean Jousset de la Bodinais, ancien sénéchal de la Motte-Glain, et de Jeanne Beaubras de Saint-Julien).

» Mon fils est heureux d'avoir rencontré un parti pareil, car outre la fortune de son épouse, son esprit, son caractère et son cœur sont suffisants pour contribuer beaucoup au bonheur d'un jeune homme.

» Enfin je vous avoue que moi-même j'en suis charmé. Adieu, je ne vous fais ce petit détail que parce que j'ai cru vous faire plaisir.

» Je suis avec inclination et respect, Monsieur et cher frère, votre très humble et très obéissant serviteur. »

Jean DELOURMEL.

Le registre d'état civil de La Chapelle-Glain, pour l'année 1742, nous apprend que les personnalités qui assistèrent à ce mariage, fait en la belle chapelle gothique du château de la Motte-Glain, qui existe toujours, furent outre les époux et leurs père et mères : Fresnais de la Richardais, Bautrays de la Richardais ; Elisabeth de l'Epine Boisrond ; Mouton, procureur fiscal ; Genaudeau, procureur de Vouvantes... puis les Robineau et Lelou, et divers membres de la famille de la Rochequairie occupant le grand et beau château de

la Motte-Glain construit au quinzième siècle par le maréchal de Gié, un Rohan.

Le régent du collège de Châteaubriant reprit un langage doucereux et conciliateur devant les résolutions de ses deux frères. Il invoque toutes ses autorités. Il dit que leur vieil oncle Julien Delourmel, prêtre, aumônier des Ursulines, a été peiné de voir la discorde s'introduire dans la famille. Il prie son frère le procureur de Rennes d'agir en sorte que l'union se rétablisse au plus tôt. Et le prêtre abandonne les privilèges du testament du curé de Brécé (près Châteaugiron).

Le régent mourut vers 1743 et le distingué François Fouchier, qui dirigea ce collège pendant 40 ans, le remplaça.

Le procureur de la baronnie de Châteaubriant, Jean Delourmel, époux des Hayes, mourut en sa maison de la rue du Pélican en 1749.

Le Procureur au Présidial de Rennes, Isaac Delourmel, très écouté de toute la famille, vécut jusqu'en 1780. Il connut toute la « Grande Affaire de Bretagne » (1764 à 1774). Avec son ami et confrère Brossais du Perray, de Candé, il se montra dévoué pour La Chalotais. Lors de son retour d'exil en 1774, rentrant de Saintes à Rennes par Candé, les Brossais, Delourmel, Martineau et Chassebœuf-Volney, firent une réception grandiose à La Chalotais : « Monsieur le Pro-« cureur général, vous mettez le pied sur le premier sillon « de la Bretagne, permettez-nous de vous faire part de la « joie que nous éprouvons de votre retour. »

Puissant, bien en cour, Isaac Delourmel, de Rennes, put protéger sa famille de Châteaubriant, qui résida surtout à St-Julien-de-Vouvantes pendant cinq lustres environ (1). Le receveur des domaines du roi à Saint-Julien, époux Jousset,

(1) Les Seigneurs de Saint-Julien étaient alors les Simon-Rousseau demeurant en leur château de Meilleraie, en Riaillé, près de l'abbaye, dont ils furent d'ailleurs de généreux bienfaiteurs.

était en même temps fonctionnaire des seigneuries de la Rivière en Auverné, de la Morivière en Erbray, et de la Motte-Glain. Il eut à St-Julien de nombreux enfants, tant de sa gracieuse première femme d^elle^ Jousset, que de sa seconde une demoiselle Gobbé, riche héritière de Mme de la Sablonnaie. Et comme parrains et marraines nous voyons défiler outre la famille Delourmel, toute la riche bourgeoisie de St-Julien et de Candé à l'époque : les Fresnais, les Chassaing, les Morineau, les Trébuchet, les Daniel du Mortier, les Bongérard, les Gicqueau, les de Gournay, les Jouneaulx du Challonge ; les Lejeune, les Martineau, les Gigault de la Gira dais, les Gaudin du Bois-Robert, les Brossais, de Candé, etc...

Retenons parmi les enfants de ce ménage Delourmel-Jousset les noms de :

1° Jean-Baptiste Delourmel de la Picardière, 1753 à 1820, qui épousera en 1785 une demoiselle Pollier de la Bouvraye, de Vritz ;

2° Julien-Charles-Anne Delourmel, 1745 à 1820, qui épousera, en 1783, une Dupin de la Ferrière ;

3° Renée Delourmel, dite « l'aînée », qui épousera en 1776, Benist-René Brossais du Perray ;

4° Françoise Delourmel, femme en 1781 de Jean-Philippe-Bernard de la Durantais (1750 à 1806) ;

5° Julie Delourmel, épouse de Guibourd Marie-Joseph, Maître de Poste à Châteaubriant ;

6° Adélaïde Delourmel (1767 à 1832), dite « demoiselle de Boisglain », qui épousera à la veille de la Révolution Jean-Baptiste Régnier de Longuenoë, bien connu dans les annales castelbriantaises.

Le père de cette distinguée descendance mourut à Châteaubriant en 1775, et signent à l'acte de décès : les Bernard, Pollier, Cathelinays, Bauduz, Dupin, Ernoult, etc., tous bourgeois de Châteaubriant.

« La Delourmel aînée » (Renée) écrit au patriarche de Rennes peu de temps après la mort de son père.

Châteaubriant, 25 mai 1775.

Monsieur et très cher oncle,

« Je vous envoie votre *angélique* (1) et celle de ma tante. Il ne m'a pas été possible de l'avoir à meilleur marché que 28 sols la livre. Ma tante en a 12 livres et vous 3.

» Je prends la liberté, ma chère tantine, de vous prier de vous charger de la garniture de mon mantelet que vous trouverez dans la boîte d'angélique. Il était garni de dentelle, je ne pourrai le porter pendant mon deuil. Je crois que c'est une gaze unie qu'on y met. Je laisse cela à votre goût, ou plutôt à la mode. J'ignore une grande partie des ajustements de deuil..... »

Châteaubriant, 26 *août* 1775.

« Il ne m'a pas été possible de vous aller voir à Rennes, comme j'aurais bien désiré à la mi-août. J'étais pour lors à St-Julien pour nos récoltes qui ne sont point encore ramassées. Il me faut y vaquer et par conséquent point dans le cas de voyager pour ma satisfaction. Ne comptez pas sur moi, mon cher tonton, et faites-nous le plaisir de nous venir voir un peu avec notre chère tantine.

» Voici le temps de notre célèbre foire de St-Julien, qui est comme vous le savez la plus brillante de l'année (2). Tous mes frères et sœurs me prient de vous engager l'un

(1) L'Angélique, grande spécialité de Châteaubriant, connaissait alors un grand succès. Nobles et bourgeois en étaient très friands.

(2) Cette foire était en même temps un pardon, car les reliques de Saint-Julien avaient un grand renom. Dans la prairie, près des fontaines miraculeuses, on organisait des luttes de Bas-Bretons. Jusqu'en 1830, ceux-ci vinrent en grand nombre à Saint-Julien.

et l'autre à venir. Nous vous attendrons de pied ferme. Je vous prie en grâce de n'y point manquer.

» Je vous dirai, mon cher tonton, pour nouvelle, que mon mariage est tout à fait démanché, quelque avantageux qu'il fût pour moi.

» Je n'en suis point fâchée, et si ce qui en est la cause est aussi vrai qu'on me l'a mandé, je me félicite de n'être point allée fort en besogne. Et l'empressement qu'avait le prétendu à conclure annonçait quelque chose de vraisemblable. On m'a mandé plus d'une fois qu'il avait de bien mauvaises affaires, c'est-à-dire beaucoup de dettes. D'abord je n'y donnai que faiblement, mais deux lettres réitérées de quelqu'un qui me touche de près me convainquirent totalement.

» J'écrivis en conséquence que tous les voyages qu'il ferait désormais seraient inutiles, et que mes réflexions étaient faites. Enfin il n'en est plus question.

» Adieu, mon cher oncle. Nos respects s'il vous plait à la tantine, et soyez persuadé de celui avec lequel je suis votre très humble et très obéissante servante. »

DELOURMEL *aînée.*

Cette Renée Delourmel, — et grâce à l'influence du patriarche de Rennes certainement, — épousa l'année suivante, en 1776, Benist-René Brossais, un des fils du substitut de La Chalotais. De cette union naquit en 1778, à Rennes, un fils, Louis Brossais, dont nous parlerons plus tard et qui viendra résider à la Haie-Besnou.

Avant de passer à la période révolutionnaire remarquons que les Delourmel de Rennes furent durement éprouvés par des deuils successifs :

Isaac Delourmel, le Procureur au Présidial, mourut donc à Rennes en 1780.

Sa fille Monique mourut en 1782.

Son fils François-Marie Delourmel (époux d'une demoiselle Nourry), qui lui avait succédé dans sa charge de Procureur, mourut lui aussi en 1786.

Un autre fils, Jean-Marie-Jérôme, prêtre, décéda en 1788.

Nous perdons alors de vue ces Delourmel de Rennes. On nous assure cependant qu'ils sont toujours représentés en Ille-et-Vilaine.

Pendant la Révolution, la division subsista dans la famille comme au milieu du XVIII[e].

Parmi les « purs », à Châteaubriant, on trouve de 1789 à 1709 : Delourmel Jean-Baptiste, notaire, mari d'une demoiselle Pollier de la Bouvraye. Il était beau-frère de Pierre-Julien Lelièvre, sorte de premier « Sous-Préfet » du district pendant la Convention et le Directoire. Et surtout ces deux personnages avaient pour autre beau-frère Jean-Baptiste Régnier de Longuenoë, homme de finances à Châteaubriant, et qui fut l'âme de la Révolution, avec Jean-Nicolas Méaulle, le distingué député Conventionnel. Très instruit Régnier écrivait et parlait bien. Il était en relations avec Fouché, Volney, Defermon, Gourlay, Boulay-Paty, Méaulle, Hoche, Carrier... qui l'appréciaient beaucoup. C'est ainsi que Gourlay, membre des Cinq Cents, écrit le 3 janvier 1798, à son ami Bongérard Louis, de Châteaubriant :

« Tu aurais dû me prévenir de la destitution, comme « Maire de Châteaubriant, de notre ami Régnier.

» Il n'y aura pour moi de relâche que Régnier n'obtien-« ne la satisfaction qu'il mérite, que le Gouvernement enfin « ne le connaisse pour un de ceux auxquels, dans notre « département de la Loire-Inférieure, il peut accorder sa « confiance. Tu peux, mon cher Bongérard, l'en assurer. « Je lui écris aujourd'hui dans le même sens... »

GOURLAY,

Membre des Cinq Cents.

J.-B. Régnier, la terreur des royalistes, était hélas ! très sensible aux charmes du beau sexe, et il vivait trop en artiste. Il mourut en 1800 à la suite d'un drame passionnel qui occupa fort les méchantes langues de la ville... Il avait eu de sa femme, Adélaïde Delourmel (1767-1832), trois enfants : Adélaïde, née en 1790, qui épousera son cousin germain, Brossais Louis, et nous les retrouverons au château de la Haie-Besnou plus tard, puis en 1791, Jean-Baptiste Régnier qui sera tué comme officier à la fin du 1er Empire. Et en 1794, Primevère, qui devint Mme Després de la Guerche. Ce prénom comme ceux d'Amarante, Violette, Pâquerette, Olympe..., donnés par exemple par les Ernoult de la Chénelière (1) à leurs enfants, montrent l'état d'esprit des bourgeois d'alors. Ils voulaient rompre en tous points avec la tradition catholique.

Tous ces bourgeois étaient non seulement des lecteurs de Volney de Candé, qu'ils connaissaient personnellement, mais aussi de Rousseau, de Voltaire, de Parny, de Gilbert, de Gresset, Piron, Berquin..., etc. Et nous retrouvons d'ailleurs tout ce fonds d'ouvrages philosophiques ou légers, à la bibliothèque de Châteaubriant, en belles reliures du temps. Ces livres donnés par le Docteur Delourmel ont passé entre les mains des personnages que nous venons d'évoquer, et qui étaient d'ailleurs les père et oncles du docteur. De même ils ont pu passer entre les mains de Sophie Trébuchet, la mère de Victor Hugo, durant son séjour à Châteaubriant, de 1794 à 1796. Elle fréquenta certainement ce clan de bourgeois jacobins, auxquels elle était d'ailleurs apparentée. C'est dans ce milieu que furent reçus tous les officiers de passage à Châteaubriant : Kléber, Marceau, Hoche, Commaire, et tout particulièrement Muscar et Léopold Hugo.

Par contre, un beau-frère des bourgeois précités : Jean-Philippe-Bernard de la Durantais (1750-1806), auteur d'une

(1) Mme Ernoult de la Chénelière était née Julie Patard, grande famille bourgeoise de Fougères. Elle figura la déesse Raison, à Châteaubriant, en 1794.

histoire manuscrite sur les barons de Châteaubriant, royaliste convaincu, fut avec sa femme, Françoise Delourmel, emprisonné à Rennes pendant les années 1792-93-94... Ils échappèrent à la guillotine grâce à l'intervention de Régnier et de Lelièvre près de Leperdit, l'énergique maire de Rennes.

Julien-Charles Delourmel, époux de dame Dupin de la Ferrière, se tint aussi du côté des royalistes. Il semble même qu'il émigra. Voici une lettre qu'il écrivit lors de son retour à Rennes, à l'une de ses nièces de Châteaubriant, une Bernard de la Durantais, élevée par les Bernard de la Bernardaye résidant rue de la Porte-Neuve :

Rennes, 21 *août* 1802.

Ma chère nièce,

« D'après l'éloge qu'on m'a fait de votre excellent cœur, je ne doute nullement que la nouvelle de mon retour à Rennes ne vous ait causé la plus vive satisfaction. Soyez bien persuadée que je n'en ressens pas une moins vive d'être presque à la veille de vous voir et de vous connaître. Pour en hâter le moment ainsi que pour répondre au désir si flatteur pour moi que vous me témoignez au nom de tous nos parents communs résidant à Châteaubriant, je ferai avec le plus grand plaisir du monde, un petit voyage en cette ville, mais cela ne m'est pas possible pour le présent. Du reste ce qui est différé n'est pas perdu. C'est ce dont je vous prie d'assurer tous nos parents, ainsi que de ma bien réelle et bien tendre affection. C'est dans ce sentiment que je suis et serai toute la vie, ma très chère nièce,

Votre très cher oncle,

DELOURMEL.

» *P.-S.* — Votre cher papa et votre chère maman, ainsi que vos chers frère et sœur se portent bien, et vous disent mille choses aimables. »

Cette branche des Delourmel habitait Angers en 1819. Nous avons lu dans une curieuse relation de voyage inédite que, les Le Gouais, de la Barre-David, — très Ultras, — s'en allant de chez eux à Paris, firent halte à Angers chez leurs bons amis Delourmel. Ils partirent ensemble à Paris et Versailles, afin de faire leur cour à Louis XVIII. A Paris ils firent visite à Mme de la Ferronnays, demeurant rue du Colombier, Hôtel de Hambourg (leur voisine de campagne) ; puis surtout à M. et Mme Volney (leur beau-frère par mariage) ; aux de Pioger de Saint-Preux (neveux) ; à Mme de la Chapelle, à l'Hôpital de la Maternité ; à M. Valruche ; M. et Mme Fiseau ; M. Guilloteau... tous parents, ayant des attaches avec la région de Châteaubriant, Ancenis, Nantes, Candé, Craon.

Cette visite à M. et Mme Volney était la conséquence d'une réception faite à l'auteur des « Ruines » au château des Legouais à la Barre-David (St-Sulpice-des-Landes) en 1816, dont voici le compte rendu par M. Pierre Legouais lui-même, flatté de l'événement.

« Mercredi 4 août 1816. — M. et Mme Volney qui étaient venus chez nous hier mardi, sur les 10 heures du matin, se rendirent à leur métairie de Coiquand, à un kilomètre de chez nous, durant l'après-midi. Ils revinrent le soir souper et coucher. Ils ont déjeuné et dîné aujourd'hui, et sont partis dans leur voiture à Candé sur les trois heures après-midi.

» Qui eût dit, il y a trente ans, que nous eussions eu à la Barre un Pair de France !

» *Sic transit gloria mundi.* »

Gageons qu'il y a trente ans, vers 1789, les Legouais n'auraient pas été du tout flattés de recevoir Volney, publiant alors à Rennes, sa « *Sentinelle du Peuple* » qui était une charge à fond contre la noblesse !

Sa femme, Charlotte Gigault, veuve d'un notaire de St-Julien, veuf lui-même de Perrine Legouais, avait été, au

contraire de son mari, favorable à la renaissance catholique opérée au début du XIX^e^. D'ailleurs Volney, tout en étant fidèle à ses idées, n'était pas du tout sectaire. Lui et sa femme aimaient cette région de Candé, Ancenis, Châteaubriant, où ils avaient passé une partie de leur existence, et où ils avaient de bons et fidèles amis, les Besnard, Charlery, de la Chénelière, Athénas, Trébuchet, etc...

Le fils du jacobin Jean-Baptiste Delourmel, notaire à Châteaubriant, et longtemps président du Club de la « Société Populaire », fut donc *Lucien Delourmel de la Picardière* (1799-1875). Il intéresse tout spécialement Châteaubriant. Et ainsi que nous l'ont dit bien souvent des notabilités castelbriantaises, la ville devrait donner le nom de Delourmel à l'une de ses rues, en souvenir de cet homme de science et de bien.

Il fit ses études à Ancenis, à Rennes et Paris.

Il devint docteur en médecine (1), et s'installa à Châteaubriant, rue du Pélican, dans la maison ancestrale.

Très apprécié comme médecin, il connut vite une assez belle célébrité. Il était en outre très charitable, continuant en cela les traditions de sa famille. Nous avons oublié de noter que c'est encore une de ses grand'tantes, une Alix, qui donna à l'Hospice, la ferme de la Carentesche, en Auverné.

Lucien Delourmel devint aussi un homme politique en vue. Très libéral, ami de la Pilorgerie, il était carbonaro, il suivait en cela la tradition de Régnier, Lelièvre, Bongérard, Lesage.

Elu conseiller municipal, il fut nommé Maire de Châteaubriant en 1832.

Toujours il se dévoua pour l'Hospice dont ses ancêtres avaient été de grands bienfaiteurs. Pendant quarante ans

---

1) Reçu docteur à Paris, en 1827, sa thèse fut : "Traitement du Rhumatisme articulaire".

il donna gratuitement ses soins aux malades de cet établissement. Il se distingua également par son dévouement en temps d'épidémies (choléras et dysenteries).

Il devint un moment Conseiller général et à nouveau Maire de Châteaubriant sous le Second Empire.

En 1856, Napoléon III, venu à Nantes, ne put s'en aller par les bords de la Loire à cause des inondations causées par les débordements de ce fleuve. Il lui fallut passer par Nort-sur-Erdre, Châteaubriant, Soudan, Pouancé, Laval, Le Mans, Paris. Les anciens ont souvent conté que durant cette traversée dans notre arrondissement, la voiture de l'Empereur s'arrêtait entre les deux arcs de triomphe d'entrée et de sortie des bourgades et les familiers de Napoléon III jetaient aux enfants des pièces blanches à l'effigie du grand ancêtre. Ce passage de l'Empereur, ce détour que les crues de la Loire le contraignaient de faire, était une belle occasion pour réclamer la création d'une voie ferrée de St-Nazaire à Paris par Châteaubriant. Le Maire, M. Delourmel de la Picardière, ne la manqua pas. Voici la supplique qu'il adressa à l'Empereur, de concert avec le Sous-Préfet de Châteaubriant, M. Erriau, le 11 juin 1856 :

Sire,

« La ville et l'arrondissement de Châteaubriant sont « heureux de vous posséder dans leur enceinte.

» Pourquoi faut-il que ce soit à l'occasion d'événements « déplorables, qui ont déchiré votre cœur généreux ! Ce « pénible voyage a été entrepris pour soulager d'immenses « infortunes, et pour réparer les désastres auxquels la « France toujours compatit et s'associe, comme son magna- « nime Empereur. Il a pour but les mesures propres à en « prévenir le retour.

» C'est de l'interruption du service de la voie d'Orléans « qu'il nous est donné de pouvoir inscrire dans nos annales « l'époque à jamais mémorable du 11 juin 1856.

« Serons-nous téméraires de supplier votre Majesté, « Sire, de consacrer cette date, d'une façon plus chère en- « core, au souvenir des populations de l'arrondissement de « Châteaubriant, en les dotant d'un chemin de fer qui re- « lierait directement Nantes avec Laval ?

» Cette ligne a été étudiée ; son exécution, tout en pro- « voquant les perturbations nouvelles dans le service entre « la mer, St-Nazaire et Nantes d'une part, et Paris, le « Maine et la Normandie d'autre part, garantirait à nos « contrées une prospérité à laquelle elles ne peuvent pré- « tendre dans d'autres conditions.

» Sire, daignez exaucer nos vœux, dont une facile réali- « sation vous est démontrée par l'exploration d'un territoire « (plat) que parcourt aujourd'hui le cortège impérial.

» En terminant, Sire, permettez-nous... »

Le Maire de Châteaubriant,
DELOURMEL.

Le Sous-Préfet,
ERRIAU.

Pour récompenser sa science, son dévouement à la cause publique, Delourmel fut fait chevalier de la Légion d'honneur.

Toute sa vie il resta libre-penseur. Rares étaient d'ailleurs les personnes qui osaient discuter ses idées en face de lui, car outre ses convictions profondes, le Docteur Delourmel avait des expressions mordantes, pétillantes d'esprit, qui rebutaient vite ses agresseurs. Au dire de tous ceux que nous avons interrogés, le Dr Delourmel était un esprit tout à fait supérieur.

Il est mort en 1875, léguant ses deux riches bibliothèques à la ville de Châteaubriant, et tous ses instruments de médecine à l'Hospice.

Ce docteur avait eu un frère : Jean-Baptiste-François

Delourmel de la Picardière, qui fut nommé juge de paix de Châteaubriant à l'arrivée de Louis-Philippe au pouvoir, et y resta jusqu'à sa mort, survenue en 1855.

Pour ne pas compliquer la trame de notre récit, nous n'avons pas expliqué jusqu'ici l'alliance des Delourmel de la Picardière avec les du Breil de Pontbriand. Voici comment elle se fit :

Adélaïde Delourmel, demoiselle de Boisglain, fille de l'ancien receveur des domaines de St-Julien, épousa Jean-Baptiste Régnier de Longuenoë en 1789.

Leur fille, prénommée Adélaïde également, née en 1790 à Châteaubriant, épousa en 1815 son cousin germain, Louis Brossais du Perray (1778 à 1843) qui vint habiter la Haie-Besnou, et fut Maire de Châteaubriant de 1837 à 1843.

Ce ménage Brossais-Régnier aménagea en château cette propriété qui n'avait pas alors beaucoup de caractère. Leur fille épousa en 1847 M. Henri de Pontbriand.

Les Brossais possédaient à Châteaubriant l'hôtel de la Cour de la Coquerie, où habitait leur oncle Guillaume Thuilier, un ancien officier émigré.

C'est un Brossais Laurent, étudiant à Paris, qui fit partie de la délégation chargée d'aller présenter les vœux de la ville de Châteaubriant à Louis XVIII en 1814. Il a laissé de cet événement une relation intéressante encore inédite.

Cette délégation comprenait : le Maire, M. Martin Connesson, un ancien jacobin devenu bonapartiste, puis royaliste, comme Fouché et *tutti quanti* ; M. Guillaume Thuilier de la Coquerie, ancien capitaine émigré, soldat de la campagne d'Egypte, « chargé de 16 campagnes, couvert de blessures et de médailles » ; le chevalier Achille Le Pays de la Riboisière, gendre des Luette de la Pilorgerie ;

Et donc Laurent Brossais, le narrateur.

Les députés arrivèrent à Paris le 21 mai 1814.

C'est le vendredi 27 seulement, à onze heures, qu'ils furent reçus par le roi. Ils attendirent patiemment ce jour, faisant des visites à leurs parents et amis.

C'est ainsi que le jeudi 26, ils dînèrent chez la belle-sœur de la célèbre Maréchale Lefebvre — une Bernard de la Durantais — « où l'on mange ferme, boit sec, et tient longtemps à table. Après avoir salué les maîtres de la maison, nous commençâmes à songer aux préparatifs du lendemain ».

« Il fallait se procurer — dit le narrateur — des costu-« mes français, des souliers à boucle, un carrosse pour faire « aux Tuileries une entrée digne de la ville représentée.

» A peine l'aurore aux doigts de rose avait-elle entr'ou-« vert les portes de l'Orient, que Messieurs les députés de « Châteaubriant avaient déjà l'œil clair comme des basilics. « Dès les premières heures du jour tout le monde était rasé, « frisé, lavé. A huit heures précises la sonnette violemment « agitée, on ouvre : deux hommes s'avancent l'épée à la « main. C'étaient d'honnêtes gens qui pour cinq écus « s'étaient chargés de nous métamorphoser en hommes de « Cour.

» Dans un instant, des manchettes et des jabots de « point d'Angleterre, des boucles d'or, des culottes de drap « de soie noire, des habits et des vestes à la française en « fin drap de Louviers à passe-poils et à doublure de soie « blanche, de riches épées, de larges chapeaux garnis de « plumes blanches, firent de nous quatre seigneurs assez « bien conditionnés, ou si vous aimez mieux quatre vilains « assez bien travestis.

» Nos deux costumiers nous félicitèrent.

» Mon oncle Guillaume surtout était remarquablement « bien, quoi que rasé à sec sans eau et sans savon, il avait « laissé ça et là quelques brins de sa barbe vénérable. C'est « égal sa bonne mine naturelle n'en était que peu altérée.

« Au reste, son habit noisette, ses riches manchettes qui lui « couvraient les mains jusqu'aux ongles exclusivement, son « chapeau surtout de deux bons pieds d'envergure, lui « allaient si merveilleusement qu'on n'avait jamais vu, « jusqu'alors, briller d'un plus grand éclat cette face au- « guste et sévère; que tout Châteaubriant connaissait, cette « face où sont écrits cent exploits accomplis dans les qua- « torze glorieuses campagnes entreprises pour la cause des « Bourbons.

» Pendant que nous nous admirions réciproquement, et « que M. Martin Connesson s'essayait à prononcer son dis- « cours, la voûte de la porte cochère de notre Hôtel retentit « du bruit d'un équipage. C'était une élégante voiture avec « deux bons chevaux, un cocher et un laquais.

» En montant en voiture nous disons au laquais : « Au « château des Tuileries, à la porte du grand escalier ». Le « laquais répète bien haut cet ordre au cocher, ce qui fit « plaisir aux voisins que la curiosité avait attirés, et ce « qui ne déplut point aux quatre députés de Châteaubriant.

» Nous arrivâmes aux Tuileries. Cent voitures étaient « déjà rangées sur deux files dans la cour du château. La « nôtre nous déposa à la grande entrée, au milieu de la « foule impétueuse de ces intrépides badauds, qui se dé- « dommagent de ne pas aller chez le Roi, en dévisageant « ceux qui entrent et qui sortent. Ces badauds debout des « heures entières, repoussés par les voitures, crossés par « les sentinelles, tourmentent les députés qui arrivent, de « leurs brocards, quolibets et épigrammes. Eh bien, leur « murmure n'a été que d'approbation pour nous.

» J'entendis une dame de 20 à 25 ans qui disait à une « autre de 30 à 40 : « Voilà un bel homme ». Et ce compli- « ment allait à M. Achille Le Pays dont la taille est « avantageuse.

» D'autres disaient : « A la bonne heure, voilà une « députation de ville bien costumée ».

» Nous entrâmes dans le salon de la Paix rempli de « gens qui allaient être présentés. C'étaient pêle-mêle des « députations de villes, des ci-devant officiers de l'armée de « Condé — qui ne sont plus des ci-devants ! — des abbés, « des législateurs, des sénateurs, des membres de l'Institut, « des Chouans... tous en habits brodés, galonnés, mais prou « de moins, peu de tels, point de plus brillants que nous !

» Ce qui comprimait ma joie et ce qui m'eût détaché « de Bonaparte, si je l'eus jamais aimé, c'est qu'il y avait « là, comme on en voit partout, des victimes vivantes de « son ambition effrénée, qui avaient laissé des bras, des « jambes, des nez, des yeux, des langues mêmes, en Italie, « Autriche, Prusse, Espagne, Egypte et Russie.

» A midi, la porte s'ouvrit et un huissier cria : « Le « Roi ! ». On forme deux haies. Sa Majesté, suivie de sa « garde, passe au milieu de nous, accompagnée de Madame « la duchesse d'Angoulême, l'infortunée fille de Louis XVI, « suivie de Mme de Sérant, pour aller à la messe. Une demi- « heure après même cérémonie pour le retour.

» Le roi de Prusse arriva. Il nous retarda beaucoup, en « restant une heure entière avec Sa Majesté.

» Enfin l'huissier appela les délégations des villes par « ordre alphabétique. Bien nous en prit d'avoir un C pour « initiale, car il y avait 43 délégations ! Que fussions-nous « devenus avec un Z !

» Nous avions faim, et nous avions des souliers trop « étroits pour un lieu où l'on se tient debout.

» L'huissier appela Messieurs les députés de Château- « briant.

» Nous entrâmes et nous eûmes le bonheur de voir « Louis XVIII, notre maître bien-aimé, si longtemps désiré, « assis sur un fauteuil.

» Notre Président, M. Martin Connesson, lut sur un « ton très juste et d'une voix un peu élevée, mais pas plus

« qu'il ne fallait, l'adresse du Conseil municipal de Châ-
« teaubriant au Roi. »

Les textes de cette adresse aussi bien que la réponse du roi sont banals et n'offrent rien d'original.

La délégation sortit très contente d'elle. Elle rentra à Châteaubriant, et des fêtes en l'honneur du roi eurent lieu dans la cour du château, devant la Sous-Préfecture actuelle, qui était la demeure personnelle de Martin Connesson. Il l'avait achetée comme bien national ! alors qu'il servait la République à titre de vivrier (garde-magasin). Sa femme, née Catherine Bain de la Coquerie était une enragée royaliste. Détenue pendant la Terreur elle avait trouvé le moyen de broder en cachette un étendard blanc fleurdelysé qu'elle portait en guise de jupon !

« Après les massacres de la Révolution, les rigueurs de
« la Conscription, les horreurs de la Guerre, écrit Laurent
« Brossais, tout semblait renaître à la vie. Le peuple venait
« danser tous les soirs dans la cour du château. Les dames
« se mêlaient à lui avec leurs maris. »

Le retour de l'ogre de Corse vint interrompre brutalement ces danses pendant Cent jours. Puis la joie débordante des royalistes reprit durant toute la période de 1815 à 1830. M. Martin Connesson reprit la mairie, M. du Boispéan, époux de Clara de Ballainvilliers, occupa la Sous-Préfecture, et Achille Guibourg la présidence du tribunal. Ce fut le bon temps pour les de Lourmel qui étaient légitimistes, tandis que les autres durent attendre la révolution de 1830.

En 1844, Mlle Adélaïde Brossais, de la Haie-Besnou (1816-1905), épousa M. le Comte Henri de Pontbriand (1815-1878). C'est ainsi que s'est implantée au pays de Châteaubriant, une famille originaire des Côtes-du-Nord (Pleurtuit, Corseul, Pluduno), possessionnée néanmoins depuis longtemps déjà à Candé et à Fougères (1). Elle a donné un sénateur à la région de Châteaubriant : M. Fernand de Pontbriand.

(1) Toussaint Pontbriand, de Fougères, beau-frère de du Boisguy, a laissé des mémoires intéressants sur la Chouannerie.

Au château de la Haie-Besnou, à part les papiers Delourmel dans lesquels nous venons de puiser, il reste malheureusement peu de souvenirs anciens, car le château a été entièrement brûlé il y a environ cinquante ans. Il a été réédifié en 1894 par l'architecte nantais Liberge.

Nous voilà assez loin des Delourmel de la Picardière, objets de notre notice. Force nous est donc de mettre un point final à cette étude dont plusieurs passages touchent à la grande histoire de France, et la font mieux comprendre.

Alfred GERNOUX.

L'évêque Le Maistre de la Garlaye

1700-1776

La commune de Derval ignore généralement qu'un de ses enfants soit devenu évêque.

A l'Est de Derval, sur la rive droite du Don, existe un château dont plusieurs parties datent des XV^e^ et XVI^e^ siècles. Il était alors habité par la famille des Le Maistre, seigneurs de la Garlaye, de l'Orme, de Chamballan, et de Cherhal en Fougeray.

Cette famille noble donna, comme beaucoup d'autres des régions de Blain, Fougeray, Sion, Vitré..., dans le Protestantisme. Un Guillaume Le Maistre de la Garlaye fut avec son parent La Nouë dit Bras de Fer, et René de la Chapelle, seigneur de la Roche-Giffart, un des chefs huguenots notoires. Il eut à lutter contre Jacques de Kerboudel de la Courpéan, chef des catholiques de la baronnie de Châteaubriant. La Garlaye, comme Chamballan et Cherhal, fut en partie incendiée par les troupes catholiques.

Chose curieuse, un siècle plus tard, les mêmes familles calvinistes fournirent d'ardents champions du catholicisme ! A la Roche-Giffart, on vit une marquise de Créqui, femme d'un Maréchal de Louis XIV, faire pendre les paysans restés attachés au protestantisme ; un de La Chapelle devint curé-prieur de La Chapelle-Glain, et donc un Le Maistre de la Garlaye se distingua comme prélat de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

Cet avant-dernier évêque de Clermont-Ferrand avant la Révolution, naquit le 22 novembre 1700.

Il était fils de hauts et puissants Jean-René Le Maistre, chevalier seigneur comte de la Garlaye, et de dame Elisabeth de Scépeaux, dame de la Roche-Noyant, qui s'étaient mariés dans la chapelle du château de Châteaubriant en 1694.

Ces parents subissaient-ils l'influence du protestantisme ? En tout cas, ils ne semblaient pas pressés de faire baptiser leurs enfants. Un de leurs fils, sans doute le futur évêque, signe en 1708 : « Anonyme Le Maistre ». Sur un autre acte on lit : « Le fils aîné du seigneur de la Garlaye *non nommé* ». Comme les grands-parents de ces enfants s'appelaient Samuel, Judith..., peut-être préférait-on attendre, plutôt que de perpétuer dans la famille ces noms significatifs, fort compromettants à la fin du règne de Louis XIV.

François-Marie Le Maistre de la Garlaye fit ses études au collège de Châteaubriant, puis à La Flèche, puis à Paris.

Envoyé comme professeur de théologie à Lyon, il devint chanoine de Lyon et grand vicaire de cet Archevêché.

En 1742, il fut nommé à l'évêché de Clermont-Ferrand, sacré évêque le 24 février 1743, il prit possession de son diocèse le 18 septembre de la même année, Il passait pour un des meilleurs théologiens de son époque.

De son temps, le château de la Garlaye fut augmenté de toute la partie XVIII^e^ qui aspecte le levant, faisant face à une belle pièce d'eau et à de beaux jardins à la française. De son temps également le clergé de Derval eut des attentions toutes spéciales pour la famille Le Maistre de la Garlaye, peu cotée auparavant.

Pendant trente-trois ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort François Le Maistre resta évêque de Clermont.

Il a fait imprimer : un *Cérémonial du chœur*, — un *Missel*, — un *Bréviaire*. Mais ce qui fait surtout que son

nom et son souvenir soient conservés, c'est qu'il fut charitable. Il faisait d'immenses aumônes dans tout son diocèse.

Par son testament il légua :

150.000 livres à l'Hôpital de Clermont ;

25.000 livres à l'Hospice de Saint-Joseph ;

25.000 à celui de Billon...

Il fut enterré dans sa cathédrale le 8 juin 1776. Sur son tombeau figurent ses armes ; « d'azur au lion grimpant d'argent, accompagné de chaque côté d'une épée posée en pal, et garnie d'or, la garde de l'épée en bas ».

Une rue de Clermont : la rue de la Garlaye, qui longe l'Hôtel-Dieu, rappelle le souvenir de ce Dervalais, qui fut un homme de bien.

Une peinture sur toile, représentant Monseigneur Le Maistre de la Garlaye, existe à la bibliothèque de Clermont-Ferrand.

Tout récemment nous avions vu en vente chez Saffroy, à Paris, une lettre autographe de l'évêque Le Maistre, portant sa signature et ses armes, nous la signalâmes à M. Haye de Slade, propriétaire actuel de la Garlaye, qui l'a acquise. Il en donnera la copie au Musée de Châteaubriant. On ferait bien d'y joindre une reproduction du portrait de l'évêque qui existe à Clermont.

La famille Le Maistre est restée représentée au château de la Garlaye jusqu'à la Révolution. On lit dans Ogée : « En 1774, Mme de la Garlaye établit à Derval les filles du Saint-Esprit au nombre de trois pour enseigner les enfants et traiter les malades de la paroisse ».

En feuilletant les registres d'état civil de Derval nous avons constaté que la famille Le Maistre était très liée avec les seigneurs voisins du château de la Haye en Derval, les du Cambout de Coislin, dont un colonel Joseph-Armand du Cambout se fait enterrer en la chapelle de la Haye en 1723.

Cette famille qui venait de donner deux évêques, trois académiciens et des officiers supérieurs ne fut sans doute pas étrangère à l'ascension de François-Marie Le Maistre.

On peut imaginer aisément les importantes et luxueuses réunions de « Grands » qui se firent à Derval au temps de Louis XV. Il y aurait là de belles reconstitutions historiques à tenter. On verrait autour des puissants courtisans de Versailles et de Marly, richement costumés, toute la nuée des bourgeois locaux d'alors : les Jousselin (1), les Jambu, les Potiron, les Thomas, les Poligné, les Briand, les Hochedé, les Gaignard, les Fouquet, les Péniguel, les Davy, les Chrestien, les Chambily..., tous hommes de loi, fonctionnaires des Condé, des Cambout, des Le Maistre..., qui déjà faisaient suivre leurs noms de terres possédées : la Haie, la Morinais, le Boisfleuri, Croqmay, le Boschet, la Chesnays, la Rivière, l'Echo, la Blairie, le Gasset, le Souchay... et aspiraient ardemment à des titres de seigneurie avec blason et devise. Ajoutons que c'est parmi certains de ces bourgeois, que la 1re République, l'Empire et la Monarchie de juillet recrutèrent leurs serviteurs.

A. G.

Soudan, septembre 1933.

1) Le 4 Juillet 1733, François Marie Jousselin, sieur de la Haye, eut pour parrain : « Illustre seigneur François-Marie Le Maistre de la Garlaye, chanoine et comte de Lyon, Conseiller du Roi en tous ses conseils et Aumônier de sa Majesté. » Les de la Haye-Jousselin habitèrent " le Fonds des Bois ", en Derval. Cette famille a donné un député à la région de Châteaubriant sous Louis-Philippe.

TABLE

Introduction ..... page 4
Les Delourmel ..... page 5
L'évêque Le Maistre de la Garlaye (Derval)..... page 28

SOURCES

Inédit. — Lot de papiers Delourmel. - Journal manuscrit de M. Pierre Legouais de la Barre-David, époux dlle Fleuriau. - Lot de papiers Bongérard. — Registres état-civil de Châteaubriant, Saint-Julien-de-Vouvantes, Chapelle-Glain, Derval - Manuscrits de M. Ledevin. - Archives de Nantes, Rennes. - La bibliothèque de Châteaubriant (fonds Delourmel). - Archives de Clermont-Ferrand.

Ouvrages. — *Sophie Trébuchet, mère de Victor-Hugo*, par A. Gernoux. - Collection centenaire du *Journal de Châteaubriant*, 1833-1933. - *Histoire de Châteaubriant*, par MM. Goudé et Guillotin. *Volney*, par Léon Séché, d'Ancenis. - *Histoire de Fougeray*, par A. de Bréhier. - *Dictionnaire de Bretagne*, par Ogée.

CHATEAUBRIANT — IMP. LEMAS